

## Recherches sociographiques



Michel LEFEBVRE et Yuri ORYSCHUK, *Les communautés culturelles du Québec originaires de l'Europe centrale et de l'Europe du Sud*

Denise Helly

Volume 28, Number 2-3, 1987

La famille

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056315ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056315ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Helly, D. (1987). Review of [Michel LEFEBVRE et Yuri ORYSCHUK, *Les communautés culturelles du Québec originaires de l'Europe centrale et de l'Europe du Sud*]. *Recherches sociographiques*, 28(2-3), 473–477.  
<https://doi.org/10.7202/056315ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

mentalité du temps" de les [Témoins de Jéhovah] combattre par tous les moyens» (p. 124), ou encore que « la presse est souvent un reflet fidèle de la mentalité d'un peuple » (p. 122). Bref, on souhaiterait que la nouvelle tendance en histoire soit autre chose qu'une vieille manière de décrire de nouveaux objets à partir du sens commun.

Je m'en voudrais de terminer sur cette note par trop négative. Le livre de Michel Sarra-Bournet, je le répète, demeure malgré tout intéressant et utile. Je n'ai cependant pu m'empêcher de transmettre ce sentiment de frustration qui naît souvent à la lecture d'un ouvrage qui rassemble un ensemble impressionnant de données sans jamais en tirer parti. Si l'on doit reconnaître la pertinence de l'ouvrage, on n'en regrette pas moins que le travail s'arrête à mi-chemin, là précisément où l'analyse aurait dû commencer. Ainsi, ces larges et riches extraits des discours de Duplessis et des brochures des Témoins de Jéhovah auraient pu servir à autre chose qu'à s'achever sur de pures et simples résumés.

Gilles BOURQUE

*Département de sociologie,  
Université du Québec à Montréal.*

Michel LEFEBVRE et Yuri ORYSCHUK, *Les communautés culturelles du Québec originaires de l'Europe centrale et de l'Europe du Sud*, Montréal, Fides, 1985, 208p.

Ouvrage sur les immigrés originaires de l'Europe centrale et du Sud, est-il précisé. Les Allemands, les Suisses et les Français y sont présents aux côtés des Autrichiens et de populations venant de l'Europe centrale, mais pas les Hongrois ni les Tchécoslovaques. La prochaine parution d'un volume sur les immigrés originaires de l'Europe de l'Est semble expliquer cette absence. Comment justifier cependant la présence de pays rattachés à l'Europe occidentale? Les auteurs ont peut-être imaginé un nouveau centre géographique de l'Europe, lequel se trouverait à Genève. Ceci permettrait de comprendre l'insertion de la France et de l'Allemagne dans l'Europe centrale. Nous pouvons certes construire un autre scénario et mettre le critère politique au premier plan. Dans ce cas, les auteurs ont eu l'originalité de tracer un nouvel axe Nord-Sud en Europe. Nous n'avions en effet jamais imaginé que l'Allemagne occidentale se trouvait parmi les pays pauvres. Selon un tableau inclus dans l'ouvrage, en 1982, ce pays détenait le deuxième plus haut produit intérieur brut de cette Europe centrale et du Sud redessinée par les auteurs (p. 24).

En sus de recevoir un cours de géographie ou d'économie nouvelles, j'ai, au fil de ces pages, appris nombre de faits peu connus, mais fort peu utiles à la compréhension du processus d'apparition et de maintien des communautés culturelles du Québec. L'ouvrage se veut en effet historique. J'ai lu des éphémérides de l'histoire européenne commençant en 1250 avant J.-C. et se terminant quatre pages plus loin, en 1982, par la victoire du Parti socialiste ouvrier espagnol aux élections législatives (pp. 18-22). J'ai appris que les Croates commencèrent à s'installer en Croatie au VI<sup>e</sup> siècle, mais avec scepticisme, car le fait n'est pas fermement établi (p. 70). J'ai encore appris que, bien qu'étant agriculteurs et artisans à leur arrivée, les immigrés venus d'Autriche contribuèrent grandement à la vie

économique du Québec. Pour preuves sont cités les travaux renommés du docteur Hans Selye sur le stress, les tapisseries murales réputées de la baronne Redl-Ursin, dont l'une des œuvres se trouve à l'Hôtel de ville de Sept-Îles, et l'invention d'un procédé de fabrication de la cellulose par un immigré autrichien résidant à Pointe-Claire (p. 69). (Je n'ironise pas sur la valeur de ces contributions mais sur leur présentation dans l'ouvrage.) J'ai encore lu que les Allemands sont des personnes sérieuses, tenaces et méticuleuses (p. 57), ayant une prédilection pour le chant choral (p. 47), arrivés en petit nombre dès le XVII<sup>e</sup> siècle mais ayant subi un coup terrible en 1864. La moitié du groupe allemand établi au Québec périt dans un accident ferroviaire cette année-là (p. 41). J'ai aussi été informée que l'immigration allemande s'accéléra un temps à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, puis après la seconde guerre mondiale, amenant dans la province des gens instruits et s'intégrant au milieu anglophone (pp. 41-43). J'ai lu par contre que, selon le recensement de 1981, des 33 770 personnes déclarant une origine allemande, 9 175 avaient pour langue maternelle le français et 8 380 l'anglais (p. 53). Certes, j'avais été avisée de l'arrivée, à la fin des années 1920, d'immigrants catholiques venant des pays du Danube et manifestant un intérêt à s'intégrer au milieu francophone (pp. 43, 49 et 57). La liste de similaires incongruits ou de menus détails concernant la gastronomie, les costumes de danse, les fêtes religieuses, les attitudes et comportements des groupes étudiés serait longue et je n'ai pu éviter, à la lecture de ces pages, de réapprendre des stéréotypes régionaux européens. Les talents de danseurs des groupes immigrés étudiés sont particulièrement appréciés : *flamenco* andalou, *platteln* tyrolien, *tsamiko* grec, *kolo* serbe se succèdent. Seuls dans ce livre les Italiens ne dansent pas, mais ils chantent.

L'ouvrage peut donc se lire, le sourire aux lèvres, comme un montage de diapositives colorées. Il met en scène, dans le cas de chaque groupe et de manière impeccablement rythmée, des images folkloriques, des faits, utiles ou non, relatifs au pays d'origine ou à l'arrivée des immigrés. Il comprend encore, selon une présentation tout aussi régulière, des tableaux concernant le nombre d'arrivées depuis 1946, la répartition par secteur d'activité économique des immigrés concernés et leur implantation géographique à Montréal ou dans la province en 1981.

Il demeure regrettable que l'un des premiers ouvrages tentant de dépeindre les communautés culturelles du Québec se révèle un manuel d'historiographie des plus simplistes. On constate au premier coup d'œil un refus ou une ignorance de toute analyse sociologique, même succincte. Faute d'une telle approche, les auteurs ne peuvent que réaliser une description empirique de l'immigration, et transcrire la réalité selon les catégories du sens commun. Opère en premier lieu la notion de culture se reproduisant sans faille dans le pays d'accueil. Selon cette vision, l'immigration n'est que le processus par lequel des populations différentes se retrouvent sur un même territoire et, dès lors, tous les signes de la différence et de la séparation de ces populations sont enregistrés : fêtes, gastronomie, presse, écoles, associations, danses, religion. La description de ces items compose plus du tiers de l'ouvrage.

Les immigrés sont, d'autre part, décrits selon le mode communément admis de clivage de la société québécoise, à savoir les critères de confessionnalité et de langue (pratique des langues officielles). Cette description ne serait pas inutile si elle s'appuyait sur une analyse, même schématique, des rapports économiques et politiques en jeu. Faute de quoi se révèle le postulat théorique prégnant dans cet ouvrage, à savoir, la définition de

la culture par les signes qu'elle produit et exhibe. Dès lors, se comprend le projet du livre : découvrir et valoriser les différences culturelles, érigées en modes d'explication des rapports entre populations d'origines diverses. On ne peut que s'étonner de voir ainsi implicitement reprise la thèse psychoculturaliste des rapports sociaux. On ne peut en effet méconnaître les méfaits d'une telle explication, qui a voulu déduire l'infériorité économique des Canadiens français de l'inaptitude de leur culture d'« origine » à adopter les valeurs, attitudes et mode de fonctionnement du système industriel. Le projet de l'ouvrage se lit encore dans la préface d'un des orateurs indépendantistes du Québec, Pierre Bourgault. Celui-ci, sur un ton incantatoire connu, nous annonce la fin de cette société québécoise schizophrène où tout un chacun se trouvait nanti de deux mères-patries, de surcroît mauvaises, et n'avait aucune sécurité psychologique. Cette fin serait l'effet de deux phénomènes : l'affirmation politique des francophones durant les dernières années et l'ouverture du Québec au monde extérieur, dont les multiples cultures immigrées présentes sur son sol. On peut certes voir le Québec d'avant 1976 comme le territoire-refuge des maniacos-dépressifs de l'Amérique du Nord et vivre dans l'exaltation la découverte de l'étranger, de l'international et de groupes immigrés, pourtant, depuis un siècle. Il demeure néanmoins déconcertant de voir se renverser subitement l'image des immigrés, désormais utiles à la transformation de la culture francophone de souche. Peut-être est-ce le trait distinctif d'un schizophrène de croire contempler des symboles là où il n'y a que des signes ?

Dans chaque chapitre décrivant un groupe, nous nous trouvons devant une description, plus ou moins chiffrée selon les cas, de l'arrivée d'immigrants depuis la conquête française. Ainsi un Grec, un Italien ou deux, un Allemand, un Croate se trouvaient sur les bateaux des premiers découvreurs et colonisateurs. Idéologie du premier arrivé que reprennent certains représentants ethniques, pris dans une idéologie du peuplement propre à l'Europe mercantiliste, pour assurer une légitimité historique à leur groupe. Nous sommes donc devant un exposé où n'intervient aucune périodisation. Seule est mentionnée la présence de deux ou trois vagues d'immigration au Québec, mais sans aucune explication ou contextualisation. L'idéologie culturaliste porte à une telle présentation des faits. Ne voyant en l'immigration que l'expression du kaléidoscope culturel humain, elle ne peut en chercher les fondements socio-économiques dans les pays de départ et d'accueil, en utilisant la notion de période migratoire selon la situation économique et politique des pays en cause. Ainsi manquent toute mention du contexte des contacts entre Canadiens français et immigrés et toute référence aux périodes cruciales des années 1920-1930 et de l'après-guerre.

Faute de périodisation, les auteurs ne nous apprennent rien sur les fondements sociaux de l'insertion économique, linguistique et religieuse des immigrés, alors qu'ils aiment pourtant présenter cette insertion en tableaux chiffrés ou en anecdotes concernant des immigrés ayant connu une mobilité sociale rapide. Ils ne nous expliquent en rien comment certains, selon leur expression, constituent des minorités invisibles (Allemands et Français, par exemple). Ils ne nous disent rien de substantiel sur les raisons d'émigration des populations étudiées. Au lieu de décrire le peuplement de certains pays européens depuis le néolithique et d'aligner les chiffres de leurs produits nationaux bruts actuels, il aurait été plus pertinent de sérier les changements sociaux qu'ils connaissaient alors que survenaient des vagues d'émigration massive vers le Québec et l'Amérique du Nord à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et dans l'après-guerre. Dans certains cas, des éléments d'information

sont présents (Allemands); dans d'autres, le mystère reste complet. Pour un groupe important comme les Grecs, rien n'est disponible et on est heureux d'apprendre que « le peuple grec, même s'il n'a pas encore réussi à se tailler une place concurrentielle dans l'économie européenne [actuelle], possède la souplesse nécessaire pour surmonter toutes les difficultés » (p. 115).

L'ouvrage participe donc de l'idéologie culturaliste, si répandue en Amérique du Nord, comme système de gestion des conflits ethniques et raciaux, et active aux États-Unis durant les années 1960-1970 à la suite des revendications des regroupements noirs. On pourrait nous répliquer que les auteurs ne visaient en rien une fresque compréhensive du processus d'immigration au Québec. Quel est le but affirmé de l'ouvrage? Apporter de l'information aux enseignants et élèves du Québec, afin de leur permettre de mieux comprendre et percevoir, déduit-on, les immigrants et dits Néo-Québécois. Certes cette clientèle visée se construira-t-elle une image avenante des immigrants, portant folklore, mangeant particulier et ayant contribué par des découvertes techniques, manifestations artistiques et sens de l'« entrepreneurship » au patrimoine et à l'économie de la province. Cependant, certains, plus rapide d'esprit, se demanderont pourquoi ces Européens, en majorité catholiques et dont nombre parlent le français, à l'exception notable des Grecs, se montrent si nostalgiques de leur culture d'origine. Ils pourraient aussi se demander pourquoi ces immigrants, dont la majorité ont connu une discrimination sociale ou même le statut de minorité nationale dans leur pays d'origine, ne semblent guère adhérer aux luttes du groupe francophone du Québec. Il aurait été pourtant aisé de procéder autrement et de constituer des blocs historiques. Les faits et données utiles à une telle présentation sont disponibles et n'auraient pas demandé plus de temps de travail que celui utile à la compilation de données sur les signes des cultures d'origine. D'autre part, les élèves québécois visés auraient peut-être acquis ce qui semble la fonction de l'enseignement de l'histoire d'une société qui se veut distincte: le sens et les formes de la continuité ou discontinuité de son héritage historique. En lieu de cela, ils se créeront une image du Québec comme société de clivages, juxtapositions et enclaves.

Militer pour une meilleure compréhension interculturelle par la construction ou le renforcement de stéréotypes ou d'ignorances paraît paradoxal. Les contacts entre communautés d'histoires différentes ne sont jamais favorisés par l'érection de frontières, aussi gracieuses et amusantes soient-elles. La demande au gouvernement fédéral, en octobre 1986, par l'Ukrainian Community Development Committee (U.C.D.C., Prairie Region, *Building the Future. Ukrainian Canadians in the 21<sup>st</sup> Century. A Blueprint for Action*, Edmonton, U.C.D.C., 1986) d'une reconnaissance de l'histoire et du rôle de colons des Ukrainiens du Canada, et le refus de cet organisme de voir ceux-ci classés comme membres de la troisième dimension, les immigrants, montrent combien l'idéologie culturaliste rate son but. Elle ne perçoit en l'ethnicité que la reproduction de cultures d'origine et non ses deux modes et fonctions: adaptation et revendication. La première est une stratégie des immigrants pauvres, visant leur adaptation psychosociale à la société d'accueil et la constitution de réseaux d'emploi, d'entraide, d'information et parfois de pression. Une petite-bourgeoisie ethnique utilise souvent ces réseaux à son profit mais elle ne les fonde pas. Ceux-ci apparaissent du fait du statut social marginal des immigrants pauvres. On ne peut dès lors s'étonner que les groupes immigrants créant un fort réseau communautaire soient ceux qui comprennent un grand nombre de personnes placées au bas de l'échelle socio-occupationnelle: Italiens, Grecs, Portugais, Haïtiens actuellement,

Juifs durant les années 1900–1930 et après la guerre. L'ethnicité peut aussi être une stratégie de revendication, reposant sur la construction d'une identité symbolique et visant une mobilité économique et politique lorsque divers facteurs de blocage interviennent. Ces deux dynamiques sont d'autant plus présentes et actives que les collectivités d'accueil développent une définition communautaire et culturaliste d'elles-mêmes.

Alors que l'immigration devient un sujet de préoccupation au Québec, la question n'est pas la découverte des différences culturelles et l'identification de la vie des groupes ethniques à la reconnaissance et la protection de leurs traits culturels. Information et éducation interculturelle ne sont pas les facettes primordiales de l'intégration des immigrants, comme cet ouvrage voudrait nous induire à le penser. La question demeure celle de l'insertion des immigrants, comme certaines de leurs associations le répètent, particulièrement depuis 1976, en réponse au projet de « rapprochement » du ministre Camille Laurin. Insertion veut dire intégration plus égalitaire sur le marché du travail des immigrants défavorisés (syndicalisation, accès élargi à l'enseignement supérieur, à la formation professionnelle, à l'apprentissage de la langue officielle de travail, aux services sociaux publics), et dans le cas de la population immigrée durant les dernières décennies, accès élargi aux instances décisionnelles politiques et économiques. Ces points peuvent sembler triviaux, mais ils sont à la base de processus reproduisant des clivages entre immigrants et autres. D'autres facteurs participent certes à la reproduction de ces clivages, telles la confessionnalité des écoles et la définition de l'héritage historique du Québec. On pourrait encore rétorquer que nombre de ces problèmes concrets sont connus de francophones de souche. La question des clivages ethniques dépasse en effet celle du processus d'immigration.

Mais comme le voudrait Pierre Bourgault, le nouveau film à succès de la décennie à venir est celui de l'ouverture, de l'hétérogénéisation de la culture québécoise. C'est la fin de la période noire du Québec fermé, hostile, ignorant le monde extérieur et les yeux rivés sur l'Anglais. Si le Québec a été si noir durant des siècles, comment deviendrait-il blanc soudainement ? Doit-on imaginer une rédemption par le métissage avec lesdites cultures tierces ? Vision naïve de la croissance des échanges internationaux et de la fonction actuelle de l'immigration. Celle-ci se révèle plutôt une technique de gestion de la décroissance démographique et économique du Canada et du Québec. Ceux qui veulent l'interpréter comme la découverte d'autres cultures sont des spectateurs privilégiés d'un scénario intitulé : symétrie = égalité.

Denise HELLY

*Institut québécois de recherche  
sur la culture.*

Calvin VELTMAN, avec la collaboration d'Odette Paré, *L'insertion sociolinguistique des Québécois d'origine portugaise*, Montréal, I.N.R.S.-Urbanisation/Département d'études urbaines, UQAM, 1985, 114p. (« Études et documents », 44.)